

Séquence – HLP période 1

Introduction

Si le langage est notre quotidien, et même pour certains, notre marque propre (*homo loquax*), on observe néanmoins une forme de réserve à son endroit. *Parole, Parole, Parole !* dit la chanteuse égyptienne à celui qui se paie de mots au lieu d'agir. Car c'est là un *topos* commun que d'opposer le langage qui exprime notre pensée ou dit en miroir le monde, à l'action *concrète*. En d'autres termes, le langage laisse le monde intact, il n'a aucune espèce d'efficacité, il bavarde mais ne fait rien. Et en ce sens, le philosophe est le roi des bavards, il est tourné vers la pensée pour se consoler de sa paresse d'agir : car on peut tout imaginer du moment que l'on ne se confronte pas au coefficient d'adversité de la réalité.

Le langage serait pour ainsi dire du côté du théorique, opposé de ce fait à la sphère pratique. Pire, le bavardage impuissant et spéculatif qui se complaît dans ses caprices, ou les hautes sphères éthérées, serait en faute face à l'homme taiseux qui lui, *au moins*, agit et serait donc plus proche de la possibilité de faire le bien. Le parleur est un pleutre, en doux rêveur, il n'affronte pas le monde et sa rugosité, il n'excède pas la sphère plaisante des possibles pour se donner une chance concrète de faire le bien.

Reste que le corbeau finit, dans les *Fables* de La Fontaine, par lâcher le morceau, et que l'opposition entre langage et action n'est pas toujours pertinente : grâce à ce dernier, on peut effectivement faire autre chose que constater le monde, on peut avoir un effet sur lui. Dire, c'est parfois provoquer quelque chose dans le cours des affaires humaines, et c'est ce qu'ont compris les grands orateurs qui, depuis l'antiquité, hypnotisent les foules, infléchissent sur le déroulement des procès et plus généralement la vie de la cité. Mais le problème se représente : les beaux discours ne sont peut-être pas sans effets, mais ses effets ont pour vocation de manipuler. Le langage semble précisément avoir abandonné les exigences de la pensée, l'horizon de la vérité, pour devenir un pouvoir d'agir sur les âmes humaines. Et dans ce cadre, il ne vise pas nécessairement le bien, mais plutôt une efficacité au service d'intérêts particuliers.

Nous pourrions dire plus de ces orateurs, maîtres d'illusion, à savoir qu'ils brouillent les pistes entre le vrai et le faux au sens où ils sont experts dans l'art de produire des

« *pseudea [...] etumoisin homoia* »¹. Ainsi le langage devient-il un outil qui oublie volontairement son propre horizon : il ne porte plus sur le réel mais devient une fin en soi qui ne tend plus à signifier quelques éléments du monde, mais à produire ses propres chimères, ses propres idoles qu'il fait passer pour la réalité. Il ne dévoile pas, il subjugué, il enchante et surtout, il enferme dans l'espace symbolique.

Et c'est ainsi qu'on pense la rhétorique, à savoir comme *habileté* technique, une « *sorte de persuasion diabolique* » pour reprendre les termes de Gorgias dans son *Éloge d'Hélène*, en somme un artifice fallacieux dont on regrette aujourd'hui, par exemple, la présence dans les discours et débats politiques. Elle se désintéresse du fond puisqu'elle défend une chose, mais elle pourrait avec autant de persuasion, défendre son contraire. À partir de cette remarque, on peut se convaincre qu'aucun problème réel n'existe en rhétorique puisqu'il existe quelque part, ailleurs, la proposition qui le supprime. Mieux, cette parole qui place sous son charme l'interlocuteur exigerait qu'on s'arme à la mesure de cette menace, qu'on développe un *antidotaire* organisé et rigoureux contre la puissance de cette drogue : car la rhétorique parie sur la faiblesse potentielle de son auditoire, sur son ignorance, et flatte les bas désirs d'une nature humaine indisciplinée.

Pourtant, si comme la qualifie Platon, la rhétorique est l'art du discours persuasif, pure habileté qui assume parfaitement d'être dénuée de toute finalité morale, il reste que même dans l'œuvre du philosophe, elle ne reçoit pas un traitement aussi manichéen. Et en effet, le Platon de l'*Apologie* qui rejette vivement la rhétorique manipulatrice et artificieuse au nom du Vrai, est aussi le Platon du *Phèdre* qui propose une rhétorique au service d'ambitions plus nobles, un art en vue d'objectifs politiques et moraux.

Car il faut bien admettre que même si elle sert les intérêts du locuteur, la rhétorique est déjà une manière de dépasser l'exercice de la force brute, elle relève d'une forme de civilité centrée autour de ce que Laurent Pernot appelle, dans *La rhétorique dans l'antiquité*, l'énigme de la persuasion : « *Comment expliquer ce phénomène, à la fois fréquent et mystérieux, qui consiste à amener autrui sans contrainte apparente, à penser quelque chose qu'il ne pensait pas, ou pas encore, auparavant ? La rhétorique a été inventée pour répondre à cette interrogation* ». Et parce qu'elle oriente l'échange vers l'argumentation, elle est intrinsèquement frappée du sceau de certaines valeurs, l'émancipation du locuteur, la culture

¹ « *Des mensonges à l'aspect de vérités* » (*Odyssée*, XIX, 203).

d'un art (*tekhnê*) comme méthode raisonnée supposant un exercice de l'esprit tourné vers la pratique.

D'ailleurs, on arrête souvent la naissance de la rhétorique au Vème siècle avant J.C lorsque, en Sicile grecque, des citoyens dépouillés de leurs biens par les tyrans, plaidèrent leur cause devant les tribunaux pour faire valoir leurs droits une fois lesdits tyrans expulsés de la cité. C'est en ce sens que Corax et son disciple Thisias publièrent un *technè rhétorikè*, soit un art oratoire composé de préceptes pratiques à l'usage des justiciables.

Mais on arguera peut-être que la rhétorique n'est pas un simple art du discours rationnel, de l'argumentation, qu'elle oriente l'usage du langage vers d'autres fonctions qui nous engage à la prudence : elle flatte de manière démagogique l'âme, remplace la préoccupation du bien par celle, plus esthétique, de l'élégance, du bon mot. On passe sensiblement d'une activité qui *dit le bien*, à une autre, ersatz lointain de la première, qui consiste à *bien dire*. Mais pourquoi trouver suspicieux un discours qui cherche à être frappant ? N'est-ce pas une manière de mettre la forme au service du fond, et donc de chercher une forme d'harmonie, pourquoi pas d'équilibre si l'on admet que la persuasion a justement pour finalité de ne pas être caricaturale, vulgaire, qu'elle peut éviter l'emphase grossière et les effets de manche aisés (n'est-ce pas un art ?) ? Comme instrument au service d'une noble cause, elle amplifierait le discours vrai, le rendrait plus percutant, comme un catalyseur imprégnant davantage l'âme des vertus propres au vrai. Et à moins de tomber dans le plus austère des discours, force est d'admettre que la ligne de démarcation entre discours purement rationnel et persuasion n'est pas si nette que cela dans la réalité². De même que nous ne sommes pas de purs acteurs rationnels, et c'est pourquoi, dans cette perspective, la rhétorique est une prise en compte non pas d'un acteur cognitif idéal, mais bien plutôt d'un acteur empirique moins idéal. Mieux, elle parle à tous, à commencer par l'homme du commun, là où l'aridité et la difficulté d'accès au discours scientifique fait signe vers une forme d'élitisme non démocratique, un entre-soi savant.

Mais est-ce alors à dire que la vérité ne suffit pas, qu'elle ne s'impose pas d'elle-même, qu'elle réclame un supplément, un expédient ? Embellir le discours, n'est-ce pas relativiser cette lumière qui donne sens au discours, tempérer la valeur du vrai ? Il y aurait donc une sorte de présupposé de la rhétorique, faisant du cours des affaires humaines, non pas le lieu d'une vérité qui s'impose d'elle-même, mais du *vraisemblable* qui ne peut guère embarquer l'entièreté

² Et d'admettre d'ailleurs que tout acte discursif est rhétorique, en tentant d'imposer un sens déterminé mais au fond partiellement arbitraire, du moins, jamais intégralement justifiable rationnellement ?

de l'âme sans un recours à secours de l'artifice. Aussi, dans un monde aux repères moins nets, le langage ne trouverait plus les moyens de mobiliser une aride vérité qui s'impose à tous, et réclamerait une rhétorique. Paradoxalement, en insistant sur les pouvoirs de la parole, on tempèrerait les ambitions épistémologiques humaines.